

Melvin Charney

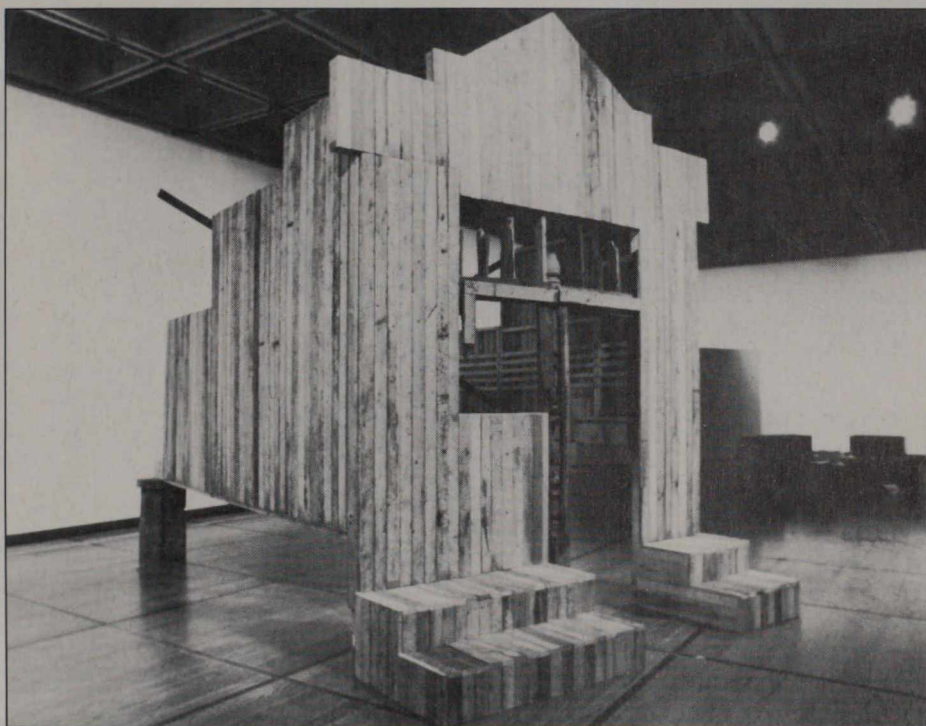
Un « art de la construction »

A l'automne dernier, la onzième Biennale de Paris a réuni au Musée d'art moderne de la ville de Paris et au Centre Georges-Pompidou les travaux d'artistes de quarante-trois pays, appartenant à l'avant-garde internationale. Le Canada était fort bien représenté puisque le nombre des artistes canadiens dépassait celui de tous les autres pays participants, à l'exception de la France, pays hôte : dans la section vidéo, Suzan Britton, Elisabeth Chitty, Kate Craig, Noël Harding; dans la section arts plastiques, David Craven, Robert Fish, Raymond Gervais, John Massey; dans la section performance (ou intervention, comme on voudra), terme qui désigne un parcours avec développements visuel, sonore, spatial et corporel simultanés, Timothy Clark, Max Dean, John Greyson, Kim Tomczack; dans la section cinéma, Ellie Epp, Vincent Grenier, Ross McLaren, Kirk Tougas; dans la section architecture, enfin, Melvin Charney.

Une dénonciation mordante

C'est la première fois que la Biennale de Paris fait une place à l'architecture et ce n'est pas un hasard si le thème choisi est celui de l'« urbanité », de sa recherche, de sa définition. Cette « Biennale dans la Biennale » que constitue la section architecture est d'abord une interrogation. C'est pourquoi elle est dérangeante. Elle remet en question sans ménagement les conceptions doctrinales en honneur au cours des dernières décennies. La recherche d'une urbanité, c'est changer la ville ou plutôt la refaire en effaçant les erreurs du passé pour redonner aux citadins le goût d'y vivre. Les jeunes architectes présents à la Biennale partent d'une critique vigoureuse de la vision fonctionnaliste de l'urbanisme issu de l'immédiat après-guerre, qui a engendré la ségrégation et l'aliénation des citadins et a dépouillé la ville de son identité.

Melvin Charney est au nombre de ces jeunes artistes qui dénoncent de



Melvin Charney, « Une histoire... le Trésor de Trois-Rivières » (1975).

façon mordante les dogmes de l'architecture contemporaine. Il affirme, par exemple, qu'un élément essentiel de la rue est la façade qui l'enferme, que les maisons ne doivent pas être conçues comme des entités se suffisant à elles-mêmes, mais comme les éléments d'un tout spécifiquement urbain. La rue est façonnée par l'histoire d'une collectivité humaine, elle est l'expression d'une mémoire collective. Il faut donc lui rendre ses dimensions, faute de quoi le paysage urbain est dévasté et la ville perd toute signification.

La mémoire collective

Les « Maisons de la rue Sherbrooke » ont pour but de mettre en évidence une configuration urbaine à partir d'un site en ruines. Melvin Charney a reconstruit, à l'intersection de la rue Sherbrooke et d'une autre rue importante de Montréal, la façade de deux maisons. La reconstruction consiste en un assemblage de contreplaqué et de bois brut soutenu par un échafaudage métallique (1). Cet assemblage

rappelle les façades de pierre plaquées sur des murs de brique qu'on retrouve partout dans la rue Sherbrooke. Il rappelle aussi les bâtiments existants de l'autre côté de la rue, crée une place et laisse voir, dit l'artiste, « le contenu humain d'une ville qui se doit d'appartenir à tous ». Les ouvertures béantes et les supports de la construction laissés en évidence, qui contrastent avec les immeubles voisins, évoquent le déclin d'une ville qui détruit sa tradition urbaine, mais cette reconstruction n'est pas seulement un document sur la rue; le contexte historique, qui lui donne son sens, fait de lui un monument. Un temple est créé, dit Charney, qui rappelle le décor d'un drame urbain (2). —>

1. L'œuvre de Charney faisait partie de l'exposition Corridart financée dans le cadre du programme Art et culture qui devait accompagner les Jeux olympiques de 1976. La municipalité de Montréal fit détruire l'exposition trois jours avant l'ouverture des Jeux.

2. Exposition des documents sur cette œuvre (photos, dessins, montages, plans) au Centre Georges-Pompidou dans le cadre de la onzième Biennale et au Centre culturel canadien de Paris. Octobre 1980.